

Produits émotionnels rares

Claire Rondet

« *Tu te projettes ?* »

À quarante ans passés, sans enfants, sans patrimoine et avec des revenus composés principalement de missions humiliantes payées en plusieurs virements fractionnés, j'avais néanmoins développé depuis quelques mois une obsession immobilière parfaitement déraisonnable.

Je voulais un loft. Ni un appartement, ni un deux-pièces, ni un "bien avec potentiel". Un loft.

Le mot semblait déjà contenir tout un décor. Verrière noire, béton ciré, cuisine ouverte, lumière indirecte, grandes fenêtres donnant sur une ville vaguement américaine. Je savais parfaitement d'où venait cette obsession. D'Instagram, des magazines d'architecture feuilletés dans la salle d'attente de mon psychiatre, des vidéos de photographes berlinois montrant d'anciennes usines réhabilitées à deux millions d'euros. Et surtout de la série *Daredevil*.

L'appartement de Matt Murdock m'avait durablement intoxiqué : immense loft d'angle new-yorkais, briques apparentes, poutres métalliques, lumière des panneaux

publicitaires traversant les vitres comme dans un clip de synthwave dépressif.

Les scénaristes avaient d'ailleurs trouvé une justification remarquablement absurde à ce logement invraisemblable : les immenses panneaux lumineux installés face aux fenêtres rendaient l'endroit invivable pour n'importe quel locataire voyant, ce qui permettait miraculeusement à un avocat aveugle de s'offrir cent mètres carrés à Manhattan. C'était probablement l'une des justifications immobilières les plus poétiques jamais produites par une série américaine.

Ce détail aurait dû suffire à me guérir définitivement de ma fascination. Je désirais esthétiquement l'appartement d'un homme qui ne voyait pas. Toute la beauté du lieu reposait précisément sur des effets visuels qui n'existaient même pas pour son occupant : les jeux de lumière sur les murs bruts, les ombres découpées des structures métalliques, les reflets mouvants sur les vitres, toute cette mélancolie photogénique que des millions de spectateurs consommaient comme un fond d'écran émotionnel. Lui vivait là ; moi, je voulais ressentir ce que ces images promettaient. Je voulais un loft new-yorkais de série Netflix sans avoir ni les revenus américains, ni les mètres carrés américains, ni les traumatismes catholiques américains. Seulement l'éclairage indirect et la fatigue morale.

Une partie de moi continuait pourtant à désirer ce type d'endroit avec l'intensité légèrement pathétique des insomniaques découvrant à minuit trente le compte Instagram d'un architecte scandinave. Ces lofts semblaient toujours promettre la même

chose : une solitude élégante. On pouvait simultanément y boire du whisky, panser ses blessures et contempler la ville en silence après avoir tabassé des mafieux albanais. Dans la réalité parisienne correspondant à mon niveau de revenus, les cuisines ouvertes donnaient surtout sur des Franprix et des restaurants miteux.

Je passai plusieurs semaines à visiter des biens. Très vite, je découvris que les agents immobiliers parlaient une langue étrange où les appartements possédaient une âme, les cuisines dialoguaient avec le séjour et les fenêtres créaient du lien avec l'extérieur.

— Vous voyez comme ça respire ?

— Regardez cette ouverture.

— On est sur un bien très photogénique.

— Il y a une réelle circulation du regard.

Le premier agent se prénomma Thibault. Trente-deux ans, barbe géométrique, mocassins sans chaussettes et montre connectée. Il me tutoya d'emblée, ce qui me sembla à la fois sympathique et déplacé. Il zozotait légèrement, et cela conférait à son jargon immobilier une douceur inattendue. Il me fit visiter un ancien atelier du XX^e arrondissement transformé en "espace de vie hybride".

— Là, on est vraiment sur un produit émotionnel rare.

Le produit émotionnel rare faisait quarante-neuf mètres carrés et sentait l'humidité froide des appartements masculins. Mais Thibault ouvrit une baie vitrée avec enthousiasme.

— Tu vois cette lumière ?

Je voyais surtout le mur gris de l'immeuble voisin à moins de trois mètres.

Pourtant, quelque chose en moi commençait déjà à projeter des images. Je m'imaginais lire des romans américains sous une lampe design, me préparer du café éthique avec des gestes lents et recevoir des femmes intelligentes portant des chemises blanches trop grandes.

— On a ici un vrai potentiel de réception, poursuivit Thibault.

Le potentiel de réception consistait concrètement à pouvoir inviter simultanément quatre adultes avant asphyxie collective.

— Et ça, ajouta-t-il avec fierté, c'est un béton quartzé artisanal.

Je regardai le sol, qui ressemblait à celui d'un parking souterrain légèrement humide. Mais les lieux très chers finissent toujours par donner l'impression qu'un détail quelconque est signifiant. Je hochai donc la tête d'un air pénétré.

Avant de partir, Thibault me demanda :

— Tu te projettes ?

Je répondis prudemment :

— Il y a quelque chose.

Thibault acquiesça aussitôt avec sérieux. Les agents immobiliers savent parfaitement reconnaître les premières manifestations du désir narratif.

La visite suivante eut lieu un samedi après-midi sur les hauteurs de Montmartre, dans un duplex aménagé sous les combles d'un ancien immeuble bourgeois. L'agent immobilier s'appelait Magali. C'était une brune énergique d'une cinquantaine d'années, qui ne manquait jamais de rappeler à quel point elle

adorait son métier. Chacune de ses phrases semblait effectuer un détour plus ou moins long avant de revenir à l'humain, à l'accompagnement ou à l'expérience client.

Elle ouvrit la porte de l'appartement avec emphase.

— Là, vous allez comprendre immédiatement.

Et effectivement, je compris immédiatement. Partout, des poutres noires traversaient les pièces avec une netteté presque excessive. La lumière entraît par d'immenses fenêtres inclinées qui semblaient s'ouvrir directement sur le ciel de novembre.

— Regardez cette vue, murmura Magali.

Je m'approchai des verrières. Les toits gris de Paris descendaient jusqu'à la coupole blanche du Sacré-Cœur qui flottait au loin dans la lumière de fin d'après-midi. Pendant quelques secondes, je saisis encore mieux pourquoi tant de gens fantasment ce genre d'endroits. On se sentait d'un coup plus mystérieux, plus vertical, presque digne de surveiller le quartier après avoir flanqué une racle à des trafiquants russes.

Puis je remarquai le singe. Accroché à une poutre, juste au-dessus du salon, un primate blanc en résine pendait dans le vide, tenant à la main un ancien support de lampe métallique. L'ampoule avait disparu depuis longtemps, mais l'animal continuait à tendre son bras maigre avec une expression figée de mascotte légèrement démoniaque.

— Les anciens propriétaires l'ont laissé, dit Magali avec un petit rire. Ils avaient un univers très artistique.

Le singe semblait pourtant moins "artistique" que profondément inquiétant. Il possédait cette étrangeté particulière des objets

décoratifs contemporains : personne ne les aime réellement, mais tout le monde fait semblant d’y voir une personnalité. Je me demandai soudain combien de soirées des adultes avaient passées ici à boire du vin naturel sous cette chimère de salon, sans jamais oser demander pourquoi un faux singe tenait une ampoule morte au-dessus de leurs têtes.

Je continuai pourtant à visiter. Et plus j’avancais dans l’appartement, plus je sentais le piège se refermer doucement. Le parquet craquait légèrement, l’air était déjà froid malgré le chauffage et, sous les poutres, certaines zones étaient si basses qu’un humain de taille normale devait se voûter pour circuler.

— C’est vrai qu’on est sous les toits, reconnut Magali. Mais honnêtement, avec un petit travail d’isolation...

Le petit travail d’isolation représentait probablement le PIB annuel d’un pays des Balkans.

Je regardai une dernière fois la lumière sur les poutres, les toits de Paris derrière les vitres, la baignoire sous les combles, et ce singe blanc suspendu dans le vide comme une hallucination décorative.

La visite suivante eut lieu un dimanche matin à Montreuil, dans une ancienne imprimerie transformée en “loft d’artiste”. L’agent immobilier arriva à trottinette, avec quinze minutes de retard et une énergie de gourou entrepreneurial. Il s’appelait Sacha, portait un col roulé crème sous un manteau camel et me serra la main avec l’intensité humide des hommes pratiquant le networking conscient.

— Vous allez voir, c’est une véritable expérience.

L'expérience faisait cent dix mètres carrés entièrement ouverts, et tout y semblait découpé par des lignes noires parfaitement géométriques, jusqu'à l'immense verrière donnant sur le jour blafard.

— Regardez cette hauteur, dit Sacha avec ferveur.

Les agents immobiliers parlent toujours de hauteur sous plafond comme des prêtres contemplant une nef gothique.

Près de la mezzanine, un punching-ball noir pendait dans le vide.

— Le propriétaire boxe un peu, précisa Sacha.

“Boxer un peu” était devenu une obligation esthétique chez les hommes cultivés de quarante ans. Les classes supérieures occidentales entretiennent aujourd'hui avec les sports de combat une relation très particulière : elles veulent les signes extérieurs de la violence sans les traumatismes associés.

— Il y a vraiment une âme ici, dit encore Sacha.

Mon regard s'attarda sur les murs blancs, les panneaux de verre noir, les traverses industrielles. La pensée de Matt Murdock me revint. Lui au moins — et pour cause — ne contemplait jamais son propre loft comme une image de magazine, ne transformait pas sa solitude en esthétique industrielle ni sa mélancolie en ambiance lumineuse. C'était peut-être cela qui me fascinait réellement chez ce personnage : malgré toute l'artificialité élégante de la série, il restait physiquement relié au monde. Les coups lui faisaient mal. Il saignait, boitait, devait être régulièrement recousu.

Le prix acheva de dissiper toute illusion. Un million quatre cent cinquante.

Je hochai lentement la tête comme un homme à qui l'on vient d'annoncer une météo légèrement décevante. Puis je partis.

Quelques jours plus tard, je rencontrai mon conseiller bancaire, Adrien. Il consulta mon dossier avec cette douceur particulière des hommes capables de détruire des existences à l'aide de tableaux Excel.

— Vous avez un profil atypique.

“Atypique” revenait décidément partout dès qu'un adulte ne possédait ni CDI ni enfants.

— Vous êtes indépendant, c'est ça ?

— C'est une manière polie de le dire.

Il émit un petit rire professionnel, puis il pianota quelques secondes sur son clavier.

— Et donc vous cherchez autour de quel budget ?

Je prononçai le montant avec la prudence d'un homme entrant dans une zone minée. Le regard de mon conseiller bancaire changea légèrement. Je connaissais cette expression : celle des gens sur le point de vous rappeler poliment votre position réelle dans l'économie contemporaine.

— Alors... ça risque d'être un peu ambitieux au regard de votre structure de revenus actuelle.

“Structure de revenus actuelle”. L'expression me plut assez : on aurait dit le diagnostic discret d'une maladie chronique.

Adrien s'empressa de réinjecter du désir dans la conversation.

— Après, il y a de très belles opportunités dans certains quartiers en devenir.

Les quartiers “en devenir” désignent généralement des endroits où les habitants n’ont pas encore compris qu’ils allaient bientôt devoir partir.

— Et puis honnêtement, poursuivit-il, un premier achat, ce n’est pas forcément le bien de ses rêves.

Cette phrase me frappa plus violemment qu’elle n’aurait dû. Parce qu’elle touchait soudain à quelque chose de plus vaste que l’immobilier. À quel moment avons-nous accepté de vivre dans des versions provisoires de nous-mêmes ? Tout semblait transitoire désormais : les emplois, les relations, les villes, les identités, les corps eux-mêmes. Je compris soudain que je n’avais jamais réellement voulu “devenir propriétaire”. Je voulais simplement cesser de me sentir transparent.

Le soir même, mon appartement me parut soudain extrêmement pauvre visuellement. Pas de cloisons vitrées, pas de béton ciré, pas de lumière indirecte soigneusement pensée pour produire de la mélancolie premium. Seulement des livres empilés, une cuisine minuscule, un canapé fatigué, une ampoule jaune triste, et le silence. Et pourtant j’y vivais.

Je finis par décider de préparer des pâtes. Les êtres humains en reviennent toujours aux féculents lorsqu’ils traversent une crise métaphysique diffuse.

En mangeant, je relançai malgré moi un épisode de *Daredevil*. L’homme sans peur avançait péniblement dans un couloir sombre après avoir été battu presque à mort. Visage détruit, yeux révulsés, respiration difficile et chemise couverte de sang. Je regardais cette souffrance fictive depuis mon canapé IKEA avec

une sensation difficile à nommer. Tout dans la série semblait plus réel que ma propre existence.

Je coupai finalement l'épisode avant la fin et restai longtemps assis dans le noir. L'appartement semblait suspendu dans une immobilité étrange ; seule la vibration lointaine d'une canalisation traversait parfois le silence de l'immeuble. À travers les rideaux, une lueur bleutée venue du bâtiment voisin se diffusait faiblement dans la pièce. Et dans ce logement qui ne racontait rien, je ressentis, l'espace d'un instant, un soulagement presque physique.

Mon téléphone vibra soudain sur la table basse. Une notification Instagram, une image. Un photographe berlinois faisait visiter son ancienne usine reconvertie : béton brut, acier noir, monstera gigantesque, platine vinyle, lumière orange parfaitement dosée. La légende proclamait : *Learning to slow down.*

Je demeurai quelques instants face à l'écran. Malgré tout ce que je croyais avoir compris ces dernières semaines, je sentis d'un coup quelque chose se contracter dans ma poitrine. Un désir intact, presque douloureux. Comme si une partie de moi continuait à croire qu'il existait quelque part une pièce bien éclairée dans laquelle ma vie deviendrait enfin supportable.

Mon téléphone vibra de nouveau.

"Bonjour, je reviens vers vous à propos du bien de Montreuil. Une seconde visite est envisageable si vous le souhaitez."

Je repensai brièvement à Murdock dans son loft impossible, indifférent au spectacle qui le rendait si désirable. Puis je regardai une dernière fois mon appartement — les livres empilés, le

canapé fatigué, l'ampoule jaune — avec la concentration particulière des gens sur le point de quitter un endroit.

Je répondis oui.